

Les deux masses allaient inévitablement se rencontrer, se broyer l'une contre l'autre et peut-être disparaître ensemble, englouties dans les flots.

A ce moment de suprême angoisse, les trois hommes réunis sur la dunette eurent la même pensée ; ils se rapprochèrent spontanément et leurs mains se cherchèrent pour se serrer.

Dans le regard qu'ils échangèrent il y avait un adieu, comme s'ils n'eussent pu douter qu'approchait le moment où leurs âmes s'envoleraient ensemble vers l'infini.

Il était près, en effet, le moment terrible que rien ne pouvait retarder, le moment où les deux navires se rencontreraient.

Encores quelques secondes et l'inévitable catastrophe se produirait.

Soudain le choc eut lieu.

Choc terrible, foudroyant.

Choc effroyable comme celui de deux énormes projectiles qui se rencontreraient tout à coup dans l'espace ! La *Diana*, saisie, poussée, soulevée, rejetée, sembla rebondir sur les flots écumeux.

Dans la même seconde, la carène craquait, les mâts pliaient, et le pont, secoué dans toute sa longueur, tremblait comme si le navire se fût trouvé arrêté subitement au-dessus d'un volcan sous-marin en pleine éruption.

Dans la même seconde, aussi, du milieu de deux navires entrecroqués, s'éleva un tonnerre de voix jetant dans les rugissements de la tempête tous les cris que l'affolement et l'effroi de la mort peuvent arracher à ceux qui n'ont plus rien à tenter pour leur salut, rien à espérer !

Et ce formidable concert de lamentations, de hurlements, d'appels désespérés domina la grande voix du cyclone, comme si, après ce dernier accès de fureur, la tempête eût épuisé sa rage et laissé tomber sa colère.

Le vent cessait de souffler avec la même violence. Les coups de tonnerre s'éloignaient comme les feux d'une artillerie battant en retraite.

A bord de la *Diana*, il n'était pas un seul de ces hommes connaissant le danger qui ne s'attendît à voir le malheureux navire, faisant eau de toutes parts, s'abîmer dans les profondeurs de cette mer agitée par les plus effroyables convulsions.

La catastrophe les avait surpris, tous ces infortunés, au moment même où l'on aurait pu reprendre confiance, au moment même où de toutes ces poitrines étreintes par la terreur allait peut-être s'envoler le cri d'espérance !

Et maintenant c'était un cri de détresse qui montait vers le ciel.

Soudain toutes ces voix s'arrêtèrent en même temps, comme coupées par un craquement sinistre, prolongé, terrible, plainte suprême d'un navire dont les flancs déchirés s'ouvrent tout d'un coup.

Et du milieu de ces flots, comme des profondeurs d'un gouffre, monta dans l'espace un immense et sourd gémissement.

Puis plus rien !

La masse qui venait de s'écraser contre la *Diana* coulait à pic.

Le gouffre bouillonnant après avoir englouti sa proie rejetait à la surface des épaves que l'onde emportait au loin.

Le navire du capitaine Kérouët avait résisté par miracle au choc qui eût pu le broyer. Cette fois encore il échappait à une catastrophe qui paraissait inévitable, comme il avait déjà échappé aux trombes marines et aux fureurs du cyclone.

Alors tous ces hommes qui avaient vu tout à l'heure de si près le trépas songèrent aussitôt à porter secours à ceux qui auraient pu échapper à la mort.

Tous, d'un même mouvement spontané, se précipitèrent vers le capitaine, en s'écriant :

— Il faut les sauver !... Capitaine !... Commandez qu'on mette les canots à la mer !... Sauvons-les !... sauvons-les !...

Ah ! c'était bien là les braves gens dont le capitaine avait parlé avec tant de chaleur lorsque, s'adressant à sir William Mildowe, il avait dit : « Plaise à Dieu, milord, que, pendant cette traversée qui commence sous d'aussi bons auspices, nous ne soyons pas appelés à juger du courage, du dévouement, de l'abnégation de ces hommes dont les superstitions vous font sourire en ce moment. »

On les avait vu à l'œuvre quand, par cette horrible nuit de tempête, il leur avait fallu se multiplier pour les manœuvres à exécuter et, pour tout préparer, afin d'être prêts s'il fallait en arriver à abandonner le navire.

Et maintenant on pouvait les entendre conjurer leur chef de leur laisser accomplir son devoir d'humanité envers ceux qui, au moment de l'effroyable agonie de leur navire, leur avaient crié un appel désespéré.

Comme on le suppose bien, le capitaine avait eu, le premier, l'idée de porter secours aux naufragés qui pouvaient se trouver dans les eaux de la *Diana*.

Mais hélas ! à la lueur des fulgurations qui avaient à présent les éclairs, la marin avait pu se convaincre de l'inutilité des secours.

On ne voyait plus d'épaves aussi loin que le regard pût porter et par cette nuit de ténèbres c'eût été, pensa-t-il, faire acte d'impru-

dence que de lancer ses hommes, au hasard, à la recherche des naufragés.

Aussi fut-ce avec la plus grande émotion qu'il se décida à faire comprendre aux matelots frémissant d'impatience qu'il était obligé de leur refuser la permission qu'ils demandaient.

— Je serais, leur dit-il, le premier à me jeter à l'eau si j'avais même l'ombre d'un espoir d'en sauver un seul !...

« Mais regardez vous-même, rien sur cet mer ! ajouta-t-il. Ecoutez, pas un cri !... »

« Il n'y a plus qu'à prier sur ces malheureux, mes amis ! »

— Mille millions de tonnerres ! exclama le Malouin en laissant éclater la violente émotion qui le suffoquait ; c'est affreux tout de même de penser qu'il y a peut-être, pas bien loin de nous, quelque malheureux qui se cramponne à un morceau de son bâtiment et qui n'a pas la force de crier !...

— Horrible à penser, en effet ! dit Robert Maurel, secoué jusqu'au fond des entrailles.

— Ah ! ça vous fait, comme à moi, mal dans le cœur, monsieur Maurel !... fit le vieux matelot en regardant le passager.

— Est-ce que je n'éprouve pas comme vous la plus vive douleur ? Est-ce que je n'ai pas, moi aussi, le cœur navré ? prononça le capitaine.

« Mais je ne me pardonnerais pas d'avoir inutilement exposé l'existence d'un seul de mes hommes. »

« Maître après Dieu du navire que je commande, mon premier devoir est de veiller au salut de tous. »

— Et je le sais parbleu bien ! grommela le Malouin avec un geste de colère contenue.

— Eh bien, mes amis, continua le capitaine, le salut de tous exige que nous nous occupions sans retard de mettre le navire en état de continuer sa route. »

« Pour cela, il faut pouvoir gouverner et réparer, tant bien que mal nos avaries. »

« A l'ouvrage donc, et que chacun de vous ne pense plus qu'à accomplir son devoir de matelot. »

Tout à coup, comme si le hasard eût voulu protester contre la décision que venait de prendre, à son grand regret, l'homme de cœur qui avait le commandement de la *Diana*, la vigie cria :

— Un homme à la mer !... A tribord !

L'effet fut électrique.

Tout le monde se précipita, à l'instant même, vers le bord indiqué par la vigie.

Effectivement, à quelques mètres du navire, on apercevait, à la clarté projetée par un point lumineux qui s'emblait flotter sur l'eau, comme un feu follet, une masse noire que roulaient les lames et, au-dessus, comme des bras qui s'agitaient hors de l'eau.

Et on l'entendait, provenant de la même direction, une voix qui appelait :

— A moi !... à moi !...

Puis, une seconde plus tard :

— Au secours !... Au secours de sir William Mildowe !...

— Tonnerre du diable ! C'est monsieur milord ! exclama le Malouin en se penchant sur le plat-bord pour mieux distinguer.

C'était effectivement l'Anglais qui, au moment de l'abordage, avait perdu l'équilibre et avait été précipité du haut de la vergue où il servait de fanal, grâce au phare portatif qui faisait partie de son grotesque équipement.

Depuis qu'il était tombé à la mer, il avait fait des efforts inouïs afin de se maintenir à portée du navire.

Mais ses forces s'étaient bientôt épuisées et il allait infailliblement périr, malgré son appareil breveté de sauvetage, si l'on ne se portait sans retard à son secours.

Il n'y avait pas une minute à perdre, car la *Diana* avait repris le vent.

Le Malouin s'empara du porte-voix que tenait le capitaine et il envoya à l'épave humaine ces mots :

— On va tâcher de vous sauver ; prenez courage et priez la Vierge de Bon-Secours, monsieur milord !...

CHAPITRE V. — DÉVOUEMENT !

Les mots d'encouragement, assaisonnés d'un peu d'ironie, que venait d'adresser le Malouin à l'Anglais, constituaient une vengeance suffisante pour le Breton, indigné que l'on eût osé porter une main sacrilège sur les « calvaires » de la côte.

Maintenant, il n'allait plus tarder une seconde à se lancer au secours de celui qui lui avait jeté son cri de détresse.

Il ne pouvait garder rancune à cet homme qui se noyait sous ses yeux et, sans hésiter, à quelque prix que ce fût, même au péril de sa propre vie, il était résolu à le sauver.